

rement, leurs membres restent pris dans des configurations sociales qui appellent par de nombreux traits les formes pré-industrielles de lien segmentaire, et qui engendrent donc des formes aiguës de masculinité agressive. Dans ces groupes segmentaires, les sentiments intenses d'affection au sein du groupe « dans-le-groupe » et d'hostilité envers les groupes « hors-du-groupe » sont tels que la rivalité est virtuellement inévitable lorsque leurs membres se rencontrent. A cause de leurs normes de masculinité agressive et parce qu'ils sont relativement incapables de s'autocontrôler, le conflit qui les oppose débouche facilement sur l'affrontement. En fait — et il en allait de même pour leurs contreparties préindustrielles —, l'affrontement au sein de ces groupes et entre eux est nécessaire pour établir et maintenir leurs réputation, telles que leurs normes de masculinité agressive les définissent. En conséquence, les individus assument avec un plaisir positif ce qui, pour eux, est un rôle socialement nécessaire.

Si le football est devenu un cadre dans lequel ces valeurs s'expriment, c'est en partie parce que les normes de virilité lui sont intrinsèques. Dans cet affrontement ludique aussi, les réputation masculines se maintiennent ou sont perdues. Par sa dualité inhérente, il se prête aisément à l'identification au groupe et au renforcement de la solidarité du groupe « dans-le-groupe » en face d'une série de groupes « hors-du-groupe » facilement identifiables, l'équipe adverse et ses supporters. Certains de ces supporters étant issus de communautés caractérisées par diverses solidarités segmentaires, le hooliganisme, qui se manifeste par des affrontements entre bandes de supporters rivaux, est un résultat prévisible. Pour conclure, il me semble fondé de voir dans le hooliganisme du football le pendant des ancêtres populaires du football, superposé toutefois et mêlé de manière complexe au jeu moderne, plus différencié et « civilisé ».

— 9 —

La violence des spectateurs lors des matchs de football : vers une explication sociologique

par ERIC DUNNING, Patrick MURPHY et John WILLIAMS

Dans cet essai qui a pour sujet « le hooliganisme au football », nous traiterons plus particulièrement du modèle d'affrontement entre groupes rivaux que l'on associe généralement au football, non seulement en Grande-Bretagne mais aussi dans de nombreux pays¹. Bien que la presse en fasse rarement état, il n'existe guère de pays où les matchs de football ne donnent lieu à des débordements de violence dans la foule ; cependant, les supporters anglais sont actuellement les plus redoutés en Europe et les seuls qui provoquent régulièrement des troubles lorsqu'ils se rendent à l'étranger pour

1. Cet article s'inspire de la conférence Edward Glover donnée par Eric Dunning au Royal Free Hospital de Londres en 1984. Cette série de conférences annuelles est organisée par la Portman Clinic. Nous remercions Ilya Neustadt et Tim Newburn pour leurs commentaires critiques sur une version antérieure de l'article.

La recherche dont cet essai rend compte a été financée par le Social Science Research Council (aujourd'hui le ESRC) et le Football Trust.

Noter Elias, Eric Dunning, Sport et Civilisation, la violence militarisée, Paris, Fayard, 1984 [Quest for Excitement, 1986.]

soutenir leurs clubs ou leur pays¹. Avant de révéler quelques-unes de nos conclusions, nous passerons en revue les principaux paramètres du hooliganisme au football en tant que phénomène social.

LE HOULIGANISME AU FOOTBALL EN TANT QUE PHÉNOMÈNE SOCIAL

Le comportement désordonné des supporters de football auquel on a donné le nom de « hooliganisme » est complexe et comporte de multiples facettes. Ainsi, dans l'usage populaire, ce terme s'applique à un langage grossier et à un comportement qui, dans d'autres situations, pourrait être simplement considéré comme un exemple d'« exubérance » ou de « rudesse ». En fait, bien des supporters de football que l'on arrête n'ont commis que des délits relativement mineurs. Dans ses manifestations plus sérieuses, cependant, le hooliganisme désigne l'invasion délibérée du terrain de jeu afin d'interrompre un match et, ce qui semble plus grave encore, des affrontements de grande ampleur, souvent violents et destructeurs, entre groupes de supporters opposés. C'est ce dernier aspect du phénomène qui nous intéresse ici. Plus précisément, les faits semblent prouver que, si de nombreux supporters sont « entraînés » dans des incidents de hooligans — des supporters qui ne se rendent pas à un match avec l'intention de semer le trouble —, pour les plus durs d'entre eux, qui se conduisent régulièrement en hooligans lorsqu'il s'agit de football, « aller à un match » implique essentiellement un comportement agressif. Suffisamment habiles pour échapper aux arrestations, ils n'apparaissent donc pas toujours dans les statistiques de la police. Après le

1. Voir John WILLIAMS, Eric DUNNING et Patrick MURPHY, *Hooligans Abroad: the Behaviour and Control of English Fans in Continental Europe*, Londres, 1984 ; voir aussi *The Roots of Football Hooliganism: an Historical and Sociological Study*, Londres, à paraître.

match de Cardiff City contre Manchester United, en 1974, « Frank », un chauffeur de camion âgé de vingt-six ans qui se proclamait lui-même « hooligan », a été interviewé par Paul Harrison. Voici un extrait de ses propos :

« Quand je vais à un match, c'est toujours pour la même raison : l'*aggro* [en français, la castagne — *N.d.T.*]. C'est une obsession chez moi, je peux pas m'en passer. Je suis tellement content quand il y a de l'*aggro* que j'en pisse presque dans mon froc [...]. Il m'en faut partout où je vais [...] tous les soirs de la semaine, on se balade et on cherche la bagarre. Avant un match, on prend l'air respectable [...] et puis, si on voit quelqu'un qui ressemble à l'ennemi, on lui demande l'heure ; s'il répond avec un accent étranger, on le passe à tabac ; et s'il a de l'argent sur lui, on le plume par la même occasion¹. »

Frank exagérât peut-être l'intensité de sa pratique de l'*aggro* et le plaisir qu'il y prenait. D'ailleurs, si tout ce qu'il raconte était vrai, il serait sans doute qualifié de « cinglé » ou de « timbré » par les autres supporters, et même par la plupart des hooligans². Néanmoins, l'intérêt qu'il porte à la bagarre, l'importance que revêt pour lui l'excitation agréable produite dans une telle situation sont des traits que l'on retrouve dans les styles de vie des hooligans « durs » du football. D'un point de vue sociologique, il s'agit d'expliquer pourquoi. Pourquoi les adolescents et jeunes adultes mâles de groupes appartenant aux fractions socio-économiques les plus basses de la classe ouvrière trouvent-ils un tel intérêt et un tel plaisir à se battre ? Pourquoi une forme de comportement nettement agressif est-elle si importante dans leur style de vie ? Et pourquoi le football est-il devenu l'espace de prédilection dans lequel ce comportement se manifeste régulièrement ? Avant de nous consacrer à ces questions complexes, nous commencerons par esquisser à grands traits quelques-unes des formes principales sous lesquelles apparaissent les affrontements hooligans au football.

1. Paul HARRISON, « Soccer's Tribal Wars », *New Society*, 1974, vol. 29, p. 604.

2. Voir Peter MARSH, Elizabeth ROSSER et Rom HARRÉ, *The Rules of Disorder*, Londres, 1978, pp. 70-72.

LES AFFRONTEMENTS HOULIGANS AU FOOTBALL

Les affrontements hooligans propres au football se déroulent sous différentes formes et se produisent dans des situations variées en dehors du terrain de football lui-même. Ils peuvent être un combat corps à corps entre seulement deux supporters rivaux, ou entre deux petits groupes de supporters, ou encore entre groupes de plusieurs centaines de supporters chacun ; dans les incidents les plus sérieux, les hooligans font parfois usage d'armes — les couteaux Stanley, légers et faciles à dissimuler, sont les favoris du moment. Les affrontements hooligans peuvent aussi prendre la forme de bombardements dont les projectiles varient, depuis des articles inoffensifs comme des cacahuètes, des pelures d'orange, des trognons de pomme et des gobelets en papier, jusqu'à des instruments plus dangereux, éventuellement mortels, comme des fléchettes, des disques en métal, des pièces de monnaie (dont on a parfois affrété les bords), des sièges cassés, des briques, des blocs de béton, des roulements à billes, des fusées, des bombes fumigènes et, comme cela s'est produit à une ou deux reprises, des cocktails Molotov de fabrication grossière.

Les projectiles peuvent être lancés à l'intérieur ou à l'extérieur du terrain ; récemment, à Leicester, environ deux cents supporters d'Arsenal ont envahi la pelouse parce qu'ils étaient bombardés avec des briques et d'autres projectiles par les supporters de Leicester City, qui se trouvaient, eux, à l'extérieur du terrain. Conséquence de la politique officielle qui consiste à séparer les supporters rivaux — politique qui fut introduite dans les années 60 afin d'empêcher le hooliganisme, mais qui semble avoir plutôt encouragé la solidarité des « camps » et repoussé le phénomène en dehors du terrain de jeu —, les pugilats généralisés sur les gradins devinrent relativement rares dans les années 70 et au début des années 80. Malgré tout, de petits groupes de supporters parvenaient encore à s'infiltrer dans le territoire de leurs rivaux pour provoquer une bagarre ou semer le désordre. Participer à une « invasion » réussie, « prendre » l'end* de l'autre, est une source de glo-

* End : « camp » ou partie des gradins située derrière les buts, où se rassemblent souvent les hooligans (N.d.T.).

riole parmi les cercles hooligans du football. Aujourd'hui, les affrontements ont lieu le plus souvent soit dans les sections du terrain où les hooligans ne sont pas séparés, soit avant le match, par exemple dans les pubs du centre ville ou dans leurs environs. Ils surviennent aussi après le match — et ce sont alors les plus graves —, lorsque la police tente d'empêcher le rapprochement des supporters rivaux et d'évacuer sans encombre le plus gros des visiteurs vers la gare ferroviaire ou routière. Dans ce cas, ils commencent souvent par une « course » dans la rue, c'est-à-dire une charge de deux à trois cents jeunes supporters mâles qui cherchent des supporters opposés ou une brèche dans les défenses de la police par laquelle ils pourront entrer en contact avec leurs rivaux. Les hooligans « durs », cependant, ceux qui désirent par-dessus tout engager une bagarre avec les groupes de supporters de l'équipe adverse, agissent fréquemment à l'écart, et utilisent des tactiques élaborées pour essayer de déborder la police. S'ils réussissent, on assiste le plus souvent à une série d'échauffourées, à l'intérieur d'un périmètre assez vaste dans lequel de jeunes mâles des deux camps échangent des coups de poing et des coups de pied, se pourchassent sur la chaussée au milieu des voitures, et, parfois, attaquent des véhicules transportant des supporters rivaux. Les affrontements peuvent aussi se produire lorsque des groupes de supporters rivaux se rencontrent alors qu'ils se rendent à un match, par exemple dans le train, dans le métro ou à une station-service sur la route. En outre, des batailles se déclenchent parfois *au sein* de groupes de supporters, si, par exemple, des habitants de différentes cités sont réunis dans une même localité.

Nous avons étudié plus particulièrement ce que les hooligans eux-mêmes et d'autres jeunes supporters appellent les « équipes de combat » et, surtout, celles des groupes de « super-hooligans » qui se sont formés récemment pour soutenir quelques-uns des clubs les plus importants. Les membres de ces groupes — tels ceux qui se font appeler « Inter City Firm », à West Ham, et « Service Crew », à Leeds, et les groupes similaires attachés à des clubs comme Newcastle United et Chelsea — sont souvent affiliés à des organisations racistes d'extrême droite, comme le British Movement et le National Front. Eux-mêmes témoignent d'une organisation très complexe et ont acquis une réputation

tion nationale. Ils se distinguent notamment par le fait qu'ils ne se rendent pas aux matchs en voyage « spécial football » ou dans des autocars officiels, mais plutôt en train, en autobus ou bien en minibus de location. Ils n'arboient pas non plus l'attrail vestimentaire — écharpes et rubans (ainsi que la bannière du club) — que l'opinion populaire associe partout avec le hooliganisme au football. L'un de leurs objectifs principaux lors des matchs est d'engager un affrontement avec les supporters adverses et de « prendre leur camp ». Ils évitent de porter les couleurs de leur club afin de ne pas être identifiés trop vite par leurs rivaux et par la police. Ces renseignements nous ont été fournis par « Frank » dans l'interview qu'il a accordée à Harrison, et aussi par « Howie », un « irréductible » de Leicester, âgé de vingt ans, qui nous a livré l'explication suivante :

« Si tu peux semer les flics, tu gagnes. Tu as qu'à penser comme eux ils pensent. Et tu vois, la moitié du temps, tu sais ce qu'ils vont faire, parce qu'ils font la même chose toutes les semaines, ils changent jamais. Si t'arrives à être plus fort qu'eux, tu te marres, et t'auras une bonne baston. C'est pour ça que je porte jamais d'écharpe, si jamais je vais dans le camp [opposé]. Avant, j'en mettais une, mais [la police] me pinçait à chaque fois. Y m'attrapaient par l'écharpe et boum boum. Je me suis dit, terminé. T'enlèves ça, et ils peuvent plus te prendre. »

Les « irréductibles » comme Frank et Howie ont donc renoncé depuis longtemps aux écharpes et aux rubans qui permettaient de les identifier. En fait, très peu de supporters qui vont aujourd'hui à des matchs de football en partie ou essentiellement pour l'« action » portent ces signes distinctifs. La plupart n'adoptent pas non plus le style skinhead qui était très populaire à la fin des années 60 et pendant les années 70. Bien qu'il existe des variantes régionales et « propres au camp », ils suivent plutôt la mode vestimentaire de la jeunesse, en partie parce qu'ils considèrent les anciens « uniformes hooligans » comme anachroniques et manquant de « style », et en partie aussi, comme nous l'avons indiqué, pour éviter d'être reconnus trop vite par leurs rivaux et par la police.

Cette description de quelques-uns des principaux paramètres du hooliganisme et des changements récents qui en ont affecté certains aspects confirme notre argument, à savoir

que, pour la plupart des jeunes impliqués dans les incidents les plus graves, les rixes et les affrontements avec des supporters opposés sont la raison essentielle pour assister à un match. En attestent les chansons et les slogans, qui constituent un aspect manifeste de la rivalité de groupe entre supporters, surtout à l'intérieur du stade. Bien que certains des gaillards les plus « coriaces » tiennent ces chansons et ces slogans pour des pratiques de « dégonflés » et n'y participent pas, pendant un match, les groupes rivaux tournent leur attention les uns vers les autres autant, sinon plus, que vers le match lui-même et, chantant, scandant et gesticulant en masse, expriment leur opposition avec une uniformité que l'on pourrait qualifier de spontanément orchestrée. Leurs chansons et slogans sont en partie liés au match, mais ils ont aussi pour thèmes récurrents l'incitation à l'affrontement, les menaces de violence à l'encontre des supporters adverses et l'exaltation des victoires passées.

Chaque groupe de supporters possède son propre répertoire, mais la plupart des chansons et des slogans sont des variations locales élaborées à partir d'un fonds de thèmes communs. Il est significatif de remarquer que les paroles sont ponctuées de mots comme « haïr », « mourir », « se battre », « frapper » et « se rendre », qui évoquent tous des images de bataille et de conquête. Outre la violence, un autre thème fréquent dans les gradins est la démasculinisation symbolique des supporters rivaux et/ou de l'équipe qu'ils soutiennent — que l'on traite de « pédés » ou de « branleurs », ce dernier qualificatif étant accompagné du geste communément utilisé pour représenter l'acte masturbatoire masculin —, ou encore le dénigrement de la ville adverse. Il est temps maintenant de proposer une explication.

LES EXPLICATIONS OFFICIELLES DU HOULIGANISME AU FOOTBALL

Il existe deux explications officielles du hooliganisme au football, toutes deux généralement acceptées, à savoir que

1. Simon JACOBSON, « Chelsea Rule — OK », *New Society*, 1975, vol. 31, pp. 780-783.

celui-ci est provoqué par la consommation d'alcool et/ou par la violence sur le terrain de jeu. Ces deux explications présentent de grandes faiblesses et, pour autant qu'elles contiennent des éléments en partie valides, doivent être insérées dans un cadre plus large.

Ainsi, la consommation d'alcool ne peut pas être tenue pour une cause significative ou « profonde » du hooliganisme pour la simple raison que tous les supporters qui boivent, et qui boivent même beaucoup, ne participent pas à de tels actes. D'autre part, tous les hooligans ne boivent pas, bien que les normes de masculinité qui s'expriment dans leur comportement les incitent non seulement à se battre, mais aussi à absorber une importante quantité d'alcool. En fait, ils sont relativement agressifs même lorsqu'ils ne boivent pas. De même, la violence dans un match n'est pas invariablement suivie par des incidents hooligans, et tous les incidents hooligans ne sont pas précédés de violence sur le terrain — ainsi qu'en témoigne le cas des affrontements survenant avant le match. Toutefois, il est indéniable que la consommation d'alcool et la violence sur la pelouse participent parfois de la séquence des événements qui définissent le hooliganisme. Elles apparaissent en effet comme susceptibles de déclencher un hooliganisme de surface au football, mais seulement si l'on établit une *hiérarchie* de causes. Faut de place, nous n'examinerons pas en détail cette question complexe. Nous dirons seulement que la consommation d'alcool est l'une des conditions qui peuvent conduire à la violence « hooligane », parce que l'alcool a pour effet de réduire les inhibitions. Il intensifie le sens de la camaraderie dans le groupe, et aide les supporters hooligans à combattre d'une part la peur d'être blessé, et de l'autre la peur d'être arrêté par la police. Cette dernière est d'ailleurs fondée puisque, bien que le hooliganisme ne constitue pas un délit en tant que tel, le comportement des hooligans transgresse souvent des lois, dans des lieux publics où la police est massivement présente justement pour l'empêcher. En fait, la rencontre avec les autorités — avec leurs divers représentants dans le monde du football, et pas seulement avec la police — est une source d'excitation non négligeable dans les événements hooligans au football. Pour les supporters qui s'y adonnent, le hooliganisme est aussi une occasion de mettre en scène le rapport

hostile qu'ils ont établi avec la police hors du football et d'exprimer leur mépris des valeurs « respectables » sur une scène publique¹.

Si le hooliganisme peut être déclenché par la violence sur le terrain de football, il peut l'être aussi par toute une série d'autres contingences : un appareil policier lourd et maladroit, le désir de venger une défaite essuyée dans un affrontement au cours d'un match antérieur, ou l'envie, pour un groupe de supporters, de faire tomber un autre groupe du piédestal sur lequel les médias l'ont placé. Nous voulons parler ici de la manière dont les médias ont rendu célèbres, par exemple, la « Doc's Red Army », c'est-à-dire les supporters de Manchester United, dans les années 70, et les supporters de Chelsea et de Leeds United aujourd'hui. En fait, les médias ont contribué à créer une hiérarchie nationale dans le statut des hooligans et une rivalité entre les différents « camps du football ». En d'autres termes, il existe aujourd'hui deux tableaux de classement pour les supporters hooligans : l'un est officiel, l'autre officieux et en partie créé par les médias. Dans le premier, il s'agit de matchs gagnés ou perdus, et de points obtenus dans le championnat. Dans le deuxième sont désignés les hooligans qui ont dû prendre la fuite, où et devant qui, et ceux que l'opinion officielle et les médias jugent les plus « pernicioeux » et les plus « destructeurs » du pays.

En résumé, si ces explications officielles et généralement acceptées, à savoir la consommation d'alcool et la violence sur le terrain de jeu, renvoient à des facteurs qui participent indéniablement du comportement hooligan au football, elles ne plongent pas au cœur de la hiérarchie des causes, c'est-à-dire jusqu'aux racines profondes du phénomène. En effet, elles n'envisagent ni la façon dont le plaisir de l'affrontement et l'obession de la capacité à « se défendre » se développent chez les supporters hooligans, ni les normes et les modèles qui gouvernent leur comportement, ni les raisons pour les-

1. Il est peut-être intéressant de signaler ici que, pour les policiers, les matchs de football sont l'occasion de gagner des heures supplémentaires et d'échapper à leur devoir habituel. Aux matchs de football, non seulement les hooligans, mais aussi les policiers peuvent goûter l'excitation de l'« action ». En outre, du fait de la réprobation dont il est l'objet, le hooliganisme ne suscite guère les critiques de l'opinion publique quant aux stratégies de la police.

quelles le football est devenu l'un des espaces privilégiés qui permettent à ces éléments de s'exprimer. La majorité des explications académiques qui ont été jusqu'ici avancées échouent également dans cette entreprise. Nous nous proposons à présent d'examiner celles qui prévalent aujourd'hui.

LES EXPLICATIONS ACADÉMIQUES DU HOULIGANISME AU FOOTBALL

Dans les premiers travaux qu'il a effectués sur ce sujet, Ian Taylor voit dans le hooliganisme au football les effets sur les supporters les plus durs de ce qu'il appelle la « bourgeoisification » et l'« internationalisation » du jeu¹. Selon lui, les supporters appartenant à la classe ouvrière considèrent les clubs sportifs en quelque sorte comme d'anciennes « démocraties de participation » et les hooligans sont une forme de « mouvement de résistance » de la classe ouvrière, laquelle tente de s'affirmer contre les changements imposés par les groupes de la classe moyenne pour défendre leurs intérêts.

L'analyse de John Clarke ressemble par certains égards à celle de Taylor². Clarke explique le hooliganisme au football par ce qu'il nomme la « professionnalisation » et la « spectacularisation » du jeu dans les années 60, conjointement avec des transformations dans la situation sociale de la jeunesse ouvrière, en particulier des changements qui « ont brisé certains liens familiaux et locaux qui existaient entre les jeunes et les vieux de la classe ouvrière avant la guerre³ ». En d'autres termes, le hooliganisme au football est pour lui la réaction d'une jeunesse aliénée, venant des communautés

1. Ian TAYLOR, « Football Mad: a Speculative Sociology of Football Hooliganism », dans Eric DUNNING (éd.), *The Sociology of Sport: a Selection of Readings*, Londres, 1971, pp. 352-357 ; voir aussi « Soccer Consciousness and Soccer Hooliganism », dans Stan COHEN (éd.), *Images of Deviance*, Harmondsworth, 1971, pp. 134-164.

2. John CLARKE, « Football and Working-Class Fans: Tradition and Change », dans Roger INGHAM (éd.), *Football Hooliganism: the Wider Context*, Londres, 1978, pp. 37-60.

3. *Ibid.*, p. 51.

désintégrées de la classe ouvrière, contre le football commercialisé et contre un jeu que l'on vend de plus en plus comme spectacle et divertissement. Du fait de cette désintégration des communautés, poursuit-il, cette jeunesse assiste aujourd'hui aux matchs hors du contrôle des parents ou de voisins plus âgés qui autrefois exerçaient sur elle une surveillance.

Enfin, Stuart Hall examine le rôle de la presse dans la création d'une « panique morale » à propos du hooliganisme, et suggère que cette « cause d'inquiétude » a augmenté en corrélation avec la détérioration de l'économie britannique¹. Ainsi justifie-t-il le durcissement policier envers le hooliganisme, qui participe de ce que ses anciens collègues de l'université de Birmingham et lui décrivent comme la stratégie actuelle de la classe dirigeante pour « juguler la crise² ».

Bien évidemment, les travaux de Taylor, Clarke et Hall traitent du phénomène du hooliganisme au football *en général* et n'ont pas pour sujet essentiel les exploits des « équipes de combat ». C'est l'une des raisons pour lesquelles les explications qu'ils proposent ne nous paraissent pas dénuées de toute pertinence. Cependant, ces explications — tout particulièrement celle de Hall — rendent sans doute mieux compte de la production et de l'orchestration de l'anxiété du public par rapport au hooliganisme que du phénomène lui-même. En effet, Hall, Taylor et Clarke font remonter, à tort, le hooliganisme en tant que phénomène social au début des années 60 seulement ; de plus, dans la perspective marxiste qui est la leur, ils oublient de considérer l'un des aspects les plus intrigants du hooliganisme en tant que phénomène social, à savoir le fait qu'il repose sur une forme spécifique de conflit *entre des groupes de la classe ouvrière* et que, si ses participants les plus actifs entrent en conflit avec les autorités et les membres des classes plus établies, c'est en grande partie parce qu'ils cherchent à *se battre entre eux*. Bien sûr, Hall, Taylor et Clarke pourraient expliquer cet aspect du phénomène par le « déplacement de l'agression », mais, à notre connaissance, seul Taylor, dans ses travaux récents, a eu

1. Stuart HALL, « The Treatment of "Football Hooliganism" in the Press », dans R. INGHAM (éd.), *Football Hooliganism*, pp. 15-36.

2. Voir Stuart HALL et al., *Policing the Crisis : Mugging, the State, and Law and Order*, Londres, 1978.

recours à cet argument¹. Il est donc justifié de conclure, au mieux, que les explications qu'ils offrent du hooliganisme sont incomplètes, ou, au pire, qu'elles n'éclairent la question que superficiellement.

On pourrait ici invoquer l'exception fournie par les travaux de Marsh, Rosser et Harré, qui, dans leur ouvrage *The Rules of Disorder*, se préoccupent explicitement des affrontements hooligans au football. Ils avancent que la violence de ces affrontements est amplifiée par les médias et qu'ils ne représentent rien de plus qu'un « rituel agressif » dans lequel il est rare que les gens soient gravement blessés². Nous ne présenterons pas dans ces quelques pages une critique complète de leurs travaux³, mais nous nous contenterons de dire que ceux-ci sont grandement influencés par l'éthologie, surtout par l'œuvre de Desmond Morris, et qu'ils s'appuient sur le postulat implicite selon lequel rituel et violence sont des catégories du comportement s'excluant mutuellement. Il leur semble ainsi impossible de concevoir que les rituels puissent être *gravement violents*. Bien sûr, par cette critique, nous ne nions pas qu'il existe un élément de rituel dans le comportement hooligan ; il est manifeste, par exemple, dans les comportements agressifs des supporters rivaux et dans les

1. Ian TAYLOR, « On the Sports Violence Question: Soccer Hooliganism Revisited », dans Jennifer HARGREAVES (éd.), *Sport, Culture and Ideology*, Londres, 1982, pp. 152-196 ; « Class, Violence and Sport: the Case of Soccer Hooliganism in Britain », dans Hart CANTERLON et Richard S. GRUNEAU (éd.), *Sport, Culture and the Modern State*, Toronto, 1982, pp. 39-93. David ROBINS et Philip COHEN reconnaissent cet aspect intra-classe du conflit quand ils écrivent : « Le pathos et la futilité de l'affrontement entre les groupes rivaux de la jeunesse socialement marginale sont la meilleure preuve de la victoire de la classe qui détiennent véritablement le pouvoir. » (*Knuckle Sandwich: Growing up in the Working Class City*, Harmondsworth, 1978, p. 151.)

2. Voir MARSH et al., *The Rules of Disorder*, pp. 115 sq.

3. Pour une critique plus détaillée des travaux de Marsh et al., voir Eric DUNNING, Patrick MURPHY et John WILLIAMS, « Ordered Segmentation and the Sociogenesis of Football Hooligan Violence: a Critique of Marsh's "Ritualized Aggression" Hypothesis and the Outline of a Sociological Alternative », dans Alan TOMLINSON (éd.), *The Sociological Study of Sport: Configurational and Interpretive Studies*, Brighton, 1981, pp. 36-52 ; voir aussi Patrick MURPHY et John WILLIAMS, « Football Hooliganism: an Illusion of Violence », article non publié, Université de Leicester, 1980.

séquences de chant et de contre-chant dans les gradins : en ces occasions, la violence est, pour reprendre les mots de Marsh et alii, « métonymique » et « symbolique ». Nous suggérons plutôt que Marsh et ses collègues sous-estiment la gravité de la violence dans certains affrontements entre supporters rivaux. Ils négligent aussi les affrontements à l'extérieur et loin des terrains, ainsi que les bombardements qui se produisent lors des matchs et dans lesquels sont régulièrement lancés, nous l'avons signalé, des projectiles dangereux. Il est difficile de croire que le lancer de tels projectiles participe simplement d'un comportement agressif d'où serait absente l'intention d'infliger des blessures, ou au moins la conscience qu'il pourrait en résulter de graves blessures.

Ainsi que le suggère le titre de leur ouvrage, Marsh et ses associés se sont surtout attachés à montrer que le hooliganisme au football — activité perçue en général et présentée par les médias comme insouciante et anarchique — obéit en fait à un ensemble de règles. Voilà qui n'étonnera point le sociologue. En revanche, il convient de dénoncer l'explication superficielle qu'ils ont donnée de ces règles, sans examiner leurs racines sociales, c'est-à-dire la manière dont elles sont créées par la société. Corrélativement, Marsh et alii n'ont proposé aucune analyse systématique pour déterminer les origines et les circonstances sociales de leurs sujets — les hooligans du football —, ce qui laisse à penser que, selon eux, ces règles sont les créations volontaires d'individus socialement libres. Tel est précisément notre objectif ici : tenter d'expliquer comment sont produites socialement les normes et les valeurs qui s'expriment dans les affrontements hooligans du football. Nous nous appuierons pour cela sur les travaux de Gerald Suttles¹ afin de délimiter les contours d'une configuration sociale spécifique, à savoir les couches inférieures de la classe ouvrière, au sein de laquelle apparaissent des « bandes » d'adolescents et d'hommes jeunes entre lesquelles les affrontements sont fréquents et où les normes de masculinité consacrent, en tant qu'attributs masculins essentiels, la résistance physique et la capacité à se battre.

1. Voir Gerald SUTTLES, *The Social Order of the Slum: Ethnicity and Territory in the Inner City*, Chicago, 1968, et *The Social Construction of Communities*, Chicago, 1972.

Puis nous expliquerons pourquoi le football est devenu un cadre privilégié dans lequel s'exprime le « style masculin agressif » propre aux couches inférieures de la classe ouvrière.

LE HOULIGANISME AU FOOTBALL ET LES COUCHES INFÉRIEURES DE LA CLASSE OUVRIÈRE : « SEGMENTATION ORDONNÉE » ET FORMATION D'ALLIANCES ENTRE GROUPE DE SUPPORTERS

On connaît mal encore les origines sociales des supporters qui s'affrontent lors des matchs de football, mais, d'après les dossiers de ceux qui ont été condamnés pour délits, et au vu des résultats de nos propres observations, il s'agit là d'un phénomène appartenant principalement aux couches inférieures de la classe ouvrière. Ainsi, le rapport Harrington concluait en 1968 : « Les documents rassemblés ici suggèrent que [...] les hooligans du football proviennent principalement de milieux ouvriers, dont les problèmes sont inhérents aux grandes villes industrielles et portuaires où l'on constate l'existence de sous-cultures violentes et délinquantes¹. » Plus d'une décennie plus tard, Trivizas arrivait à une conclusion semblable, à savoir que 80 % des individus inculpés étaient des travailleurs manuels ou des chômeurs². Selon le compte rendu que fait Harrison des « fervents chahuteurs » de Cardiff City en 1974, ceux-ci venaient de « Canton et Grangetown, villes-dortoirs aux espaces ouverts rares, et de Llanrumney, énorme cité HLM où le vandalisme atteint un taux impressionnant³ ». Comme nous l'avons indiqué, Marsh et ses collègues n'ont pas directement abordé la question de l'origine sociale au cours de l'étude d'Oxford ; pourtant, certains des hooligans qu'ils ont interrogés leur ont fourni des commentaires pertinents. Par exemple, l'un a déclaré : « Quand tu habites dans le Leys [une cité locale], t'es obligé de te battre si tu veux pas que les autres

1. J.A. HARRINGTON, *Soccer Hooliganism*, Bristol, 1968, p. 25.
2. Eugene TRIVIZAS, « Offences and Offenders in Football Crowd Disorders », *British Journal of Criminology*, vol. 20, n° 3, 1980, p. 282.
3. HARRISON, « Soccer's Tribal Wars », p. 602.

t'emmerdent et te prennent pour un dégonflé¹. » En fait, plus de la moitié des nombreux supporters d'Oxford arrêtés durant les graves troubles qui se sont produits à l'occasion de la Coupe FA, lors du match Coventry City contre Oxford United, en janvier 1981, venaient de la cité en question². On peut encore citer l'exemple de Leicester, où, entre janvier 1976 et avril 1980, un cinquième des supporters locaux arrêtés au stade de Filbert Street habitaient dans la même cité ouvrière. Il convient donc de se poser la question suivante : en quoi la structure de ces communautés et la position qu'elles occupent dans la société engendrent-elles et maintiennent-elles le modèle de masculinité agressive que certains de leurs membres manifestent lors des matchs de football et dans d'autres circonstances ?

Nous avons fait allusion aux travaux de Gerald Suttles, qui se révèlent fort instructifs à cet égard. Suttles a centré sa recherche sur les communautés de Chicago présentant une structure d'ensemble telle que « l'âge, le sexe, l'ethnie et les unités territoriales s'imbriquent comme les éléments d'un jeu de construction pour créer une structure plus vaste³ ». Il a inventé l'expression « segmentation ordonnée » afin de désigner deux éléments liés du modèle de l'existence dans ces communautés : en premier lieu, le fait que, tandis que les segments qui composent les quartiers assez grands sont relativement indépendants les uns des autres, les membres de ces segments ont néanmoins tendance à s'associer en cas d'opposition et de conflit, et cela sans coordination centrale ; en second lieu, le fait que la constitution des alliances entre groupes se fait généralement en suivant un ordre fixe⁴. Ce schéma ressemble par certains aspects à ce qui se produit dans le « système des lignages » décrit par des anthropologues comme Evans-Pritchard⁵. Robins et Cohen prétendent avoir observé un schéma identique dans une cité ouvrière du nord de Londres⁶, et, ce qui se rapporte mieux encore à notre propos, Harrison parle de « syndrome bédouin » dans le contexte du football⁷, à savoir

1. MARSH *et al.*, *The Rules of Disorder*, p. 69.
2. *Oxford Mail*, 9 janvier 1981.
3. SUTTLES, *The Social Order of the Slum*, p. 10.
4. *Ibid.*
5. E. EVANS-PRITCHARD, *Les Nuer*, 1968.
6. ROBINS et COHEN, *Knuckle Sandwich*, pp. 73 sq.
7. HARRISON, « Soccer's Tribal Wars ».

d'un schéma dans lequel des alliances *ad hoc* s'établissent selon les principes suivants : l'ami d'un ami est un ami ; l'ennemi d'un ennemi est un ami ; l'ami d'un ennemi est un ennemi ; l'ennemi d'un ami est un ennemi¹.

Nos propres observations nous ont permis de dégager l'existence d'un tel schéma, aussi bien dans des cités ouvrières qu'au football. À Leicester, les conflits entre cités dans lesquels sont engagés des groupes de jeunes adolescents satisfont régulièrement à la nécessité de défendre le « nom » de la cité tout entière contre des « bandes » rivales représentant les cités voisines. Cependant, les jeunes gens de ces différentes cités de Leicester et des environs défendent une cause commune dans les gradins de Filbert Street et à l'extérieur du stade, et ils expriment la solidarité du « camp des hôtes » en face des supporters visiteurs. De même, à l'échelon régional, des ennemis peuvent unir leurs forces. Par exemple, les supporters du Nord, en visite à Londres, se plaignent souvent de devoir affronter les « équipes de combat » combinées d'un grand nombre de clubs métropolitains. Euston Station était autrefois l'endroit favori où se produisaient ces rencontres. David Robins parle même d'alliances à Londres entre des supporters de petits clubs voisins comme QPR et Chelsea, ou Orient et West Ham, qui avaient pour but d'affronter les supporters d'autres clubs plus importants de la métropole². Les supporters du Sud et des Midlands qui visitent le Nord, surtout les grandes villes de la région, se plaignent d'être attaqués par des alliances intercamps. Enfin, au niveau international, les rivalités entre les clubs et entre les régions sont souvent subordonnées aux intérêts de la réputation nationale.

À chacun de ces niveaux, particulièrement si les membres des groupes adverses ne sont pas assez nombreux ou si le défi qu'ils représentent n'est pas — ou n'est pas jugé — suffisant pour unir les supporters par ailleurs rivaux dans une opposition commune, les rivalités de niveau moindre ressurgissent parfois. À présent que nous avons établi le fonctionnement de la « segmentation ordonnée » au football, nous allons examiner plus en détail sa structure.

1. ROBINS et COHEN, *Knuckle Sandwich*, p. 77.
2. David ROBINS, *We Hate Humans*, Harmondsworth, 1984, p. 86.

LA « SEGMENTATION ORDONNÉE » ET LA FORMATION DE « BANDES DE RUE »

Selon Suttles, l'élément dominant d'une communauté caractérisée par la « segmentation ordonnée » est la présence de groupes de pairs de même sexe ou « bandes de rue ». Ces groupes lui semblent être « l'émanation logique de l'importance extrême que l'on accorde à l'âge, à l'écart entre les sexes, à l'unité territoriale et à la solidarité ethnique¹ ». Toutefois, Suttles fournit des documents attestant que des conflits se produisent régulièrement entre « bandes » de même groupe ethnique, et remarque ailleurs que la différenciation et la solidarité ethniques sont des facteurs continents plutôt que nécessaires dans la formation de ces « bandes »². L'âge, la ségrégation sexuelle et l'identification territoriale apparaissent donc comme les principaux déterminants structurels sociaux *internes*. Du fait d'un fort degré de ségrégation par groupes d'âge, les jeunes enfants de ces communautés jouent souvent dans la rue, hors de toute surveillance adulte. Toutes sortes de pressions domestiques concourent à exacerber ce schéma. La ségrégation sexuelle conduit les filles, à partir de l'adolescence, à se replier sur la maison ; certaines, cependant, se constituent en « bandes » assez agressives ou « traînent » simplement autour des garçons à qui elles sont souvent subordonnées.

À cause de cette configuration sociale, et mis à part l'attention de la police et d'autres institutions qu'ils attirent régulièrement, les adolescents mâles dans les communautés de ce genre sont largement livrés à eux-mêmes et se réunissent le plus souvent en groupes déterminés, d'un côté, par des liens de consanguinité et un lieu de résidence proche ou commun, et, de l'autre, par la menace réelle ou perçue comme telle que représente le développement de « bandes » parallèles dans les communautés voisines. Selon Suttles, ces communautés, bien que fragmentées à l'intérieur, présentent une certaine cohésion face aux menaces extérieures réelles ou perçues comme telles. Une « bataille de bandes », réelle ou rapportée par la rumeur,

1. SUTTLES, *The Social Order of the Slum*, p. 169.
2. *Ibid.*, pp. 31-33. Voir aussi SUTTLES, 1972, pp. 28-29.

engendrer un très haut degré de cohésion, car elle peut mobiliser les mâles de toute une communauté¹. Nous nous proposons à présent, abandonnant ici Suttles, d'explorer la manière dont la structure de ces communautés conduit à produire et à reproduire en leur sein la « masculinité agressive », qui est l'une de leurs caractéristiques dominantes.

LA SOCIOGENÈSE DE LA « MASCULINITÉ AGRESSIVE »

Dans la mesure où leurs structures reflètent une « segmentation ordonnée », les communautés des couches inférieures de la classe ouvrière tendent à créer des normes qui, comparées aux normes de groupes occupant une position plus élevée dans la hiérarchie sociale, conduisent à et/ou tolèrent un haut niveau d'agressivité ouverte dans les relations sociales. Plusieurs aspects de leur structure vont dans ce sens. Par exemple, la liberté relative des enfants et des adolescents, qui ne sont pas soumis au contrôle des adultes, et le fait que leur socialisation s'effectue pour une grande part, très tôt, dans la rue avec des compagnons de leur âge, expliquent leur intervention souvent agressive et l'adoption de dominations hiérarchiques fondées largement sur l'âge, la force et la prouesse physique². Ce schéma est renforcé par le fait que, par rapport aux adultes situés plus haut sur l'échelle sociale, les parents de la classe ouvrière inférieure imposent moins à leurs enfants d'exercer un autocontrôle sévère et continu vis-à-vis

de leur comportement agressif. Lorsqu'ils tentent de réfréner leurs enfants, ils ont plus tendance à recourir à un châtiement physique. Quant aux enfants, qui ont toujours vu leurs parents et les autres adultes, surtout les hommes, se comporter avec agressivité et, en plus d'une occasion, avec violence, ils adoptent en grandissant un comportement nettement plus agressif que les enfants de condition sociale plus élevée, et font montre de plus d'indifférence lorsqu'ils assistent à des actes de violence ou y prennent part publiquement¹.

La ségrégation sexuelle et la domination mâle sont aussi essentielles à la formation d'un tel modèle. Elles entraînent un niveau plutôt élevé de violence masculine envers les femmes, qui est caractéristique de ces communautés où, par ailleurs, les mâles ne subissent guère l'influence « adoucissante » des femmes. De fait, dans la mesure où les femmes de ces communautés deviennent elles-mêmes relativement agressives et encouragent les réactions typiquement *macho* chez leurs hommes, la propension à l'agressivité de ceux-ci s'en trouve augmentée. Elle est aussi renforcée par la fréquence des dissensions et des vendettas qui opposent les familles, les quartiers et, surtout, les « bandes de rue ». En bref, les communautés ouvrières que nous décrivons ici, surtout les fractions auxquelles l'adjectif « dures » s'applique le mieux, semblent caractérisées par des processus de « feedback » qui incitent à un comportement agressif, particulièrement de la part des mâles, dans maints domaines des relations sociales.

Ces processus ont notamment pour effet de conférer un certain prestige aux mâles ayant prouvé leur capacité à se battre. Corrélativement, ces mâles aiment se battre. C'est pour eux, ainsi que pour leurs émules, le moyen de donner un sens à leur vie, d'acquiescer un statut et de goûter une excitation émotionnelle agréable. À cet égard, il apparaît que la différence essentielle entre ces fractions « dures » des communautés ouvrières pauvres et les fractions « respectables » des classes ouvrières plus aisées, moyennes et supé-

1. En employant le terme introduit par Norbert Elias, l'on dirait qu'ils ont un seuil de répulsion (*Feinlichkeitsschwelle*) relativement élevé pour ce qui est d'assister ou de prendre part à des actes de violence. Voir *La Civilisation des mœurs* et *La Dynamique de l'Occident*.

1. SUTTLES, *The Social Order of the Slum*, pp. 176, 181 et 194.

2. L'émergence d'un tel modèle repose probablement pour une large part sur le fait que, comme tous les enfants, les enfants des classes ouvrières pauvres n'ont pas encore eu la possibilité de développer des contrôles intérieurs, forts et stables, de leurs émotions et dépendent donc considérablement de contrôles extérieurs. Puisque ceux-ci s'exercent, de manière intermittente, dans des espaces limités tels que la maison, il y a peu d'obstacles à l'agressivité et à la violence des interactions enfantines, donc à l'émergence de dominations hiérarchiques de ce type. Cette tendance peut être accentuée dans la mesure où les adultes ont recours à des formes violentes de châtiements pour socialiser les enfants, et où les enfants voient les adultes se comporter de façon souvent agressive, à l'intérieur ou à l'extérieur du foyer.

rieures, tient au fait que, dans ces dernières, la violence survient dans des relations de conflit est en général condamnée, tandis que, dans les premières, l'agressivité et la violence ouvertes sont tolérées, voire encouragées, dans un nombre plus important de situations. Dans les classes « respectables », la violence est le plus souvent « rejetée dans les coulisses » et, lorsqu'il y a violence, elle revêt une forme plus « instrumentale » et donne naissance à des sentiments de culpabilité. Par opposition, dans les communautés de la classe ouvrière « dure », la violence survient plus fréquemment en public et est plus « expressive » ou plus « affective », c'est-à-dire plus étroitement liée à des sensations agréables. Si les membres des classes « respectables », surtout les mâles « respectables », peuvent et même doivent avoir un comportement agressif dans des situations définies comme « légitimes », en particulier dans les sports « formels », les membres de la classe ouvrière « dure » considèrent ces sports comme trop réglementés et trop « sages »¹ ; lorsqu'ils y participent, leur approche trop physique, parfois violente, les amène souvent à se quereller avec les représentants officiels et les joueurs adverses².

Ainsi, les mâles appartenant aux fractions « dures » des couches ouvrières inférieures fondent leur identité sur des formes de masculinité *macho* qui, par rapport aux normes dominantes en Grande-Bretagne aujourd'hui, sont ouvertement agressives. Ils manifestent aussi un investissement émotionnel élevé dans la réputation d'agressivité et de dureté de leur famille, de leurs communautés et, lorsqu'il s'agit de football, de leurs « camps ». Ce modèle est produit et reproduit non seulement par les éléments constitutifs *internes* de la « segmentation ordonnée », mais aussi — et c'est là un aspect crucial — par le fait que ces communautés sont bloquées au sein de la société plus large. Par exemple, les mâles des classes ouvrières inférieures n'ont aucun statut, ne trouvent aucun sens ni aucune gratification dans le monde de l'éducation et du travail qui, pour les hommes de condition sociale plus élevée, constitue la principale source d'identité, de sens et de

1. Voir Paul WILLIS, *Profane Culture*, Londres, 1978, p. 29.

2. Howard J. PARKER, *View from the Boys: a Sociology of Downtown Adolescents*, Newton Abbot, 1974, p. 35.

statut. Il faut voir là le résultat de plusieurs facteurs. Les mâles des couches ouvrières inférieures, pour la plupart, ne possèdent pas — ils n'en font d'ailleurs pas grand cas — les caractéristiques et les valeurs qui font le succès scolaire et professionnel et qui incitent à des efforts dans ces domaines. En même temps, ils sont systématiquement l'objet d'une discrimination à l'école et dans le travail, en partie parce qu'ils se situent à l'échelon inférieur d'une structure hiérarchique qui nécessite en tant qu'élément constitutif une « sous-classe » relativement permanente et relativement pauvre¹.

Parce qu'il leur est difficile de trouver un sens, un statut et une gratification et de se constituer des identités satisfaisantes dans les domaines de l'école et du travail, les mâles des fractions « dures » de la classe ouvrière adoptent des formes de comportement particulières : intimidation physique, échanges de coups, consommation excessive d'alcool, relations sexuelles fondées sur l'exploitation de l'autre. En fait, ils présentent un bon nombre des caractéristiques qui définissent, selon Adorno et ses collègues, la « personnalité autoritaire »². Ces mâles *macho* des classes inférieures peuvent, bien sûr, acquérir une confiance en soi relativement solide pour autant que l'environnement local et, surtout, leurs semblaibles rendent hommage à leur dureté, à leurs prouesses au combat, à leur courage, à leur loyauté envers le groupe, à leurs exploits de buveurs et, de manière générale, à un comportement qu'ils considèrent comme étant celui « de la rue ». Cependant, parce qu'ils sont en bas de la hiérarchie sociale et que leur modèle de socialisation, comparé à celui qui caractérise les groupes plus « respectables », conduit dès l'enfance à un degré moindre d'intériorisation des contrôles exercés à l'égard de la violence, ils sont plus enclins à réagir de manière agressive dans des situations qu'ils perçoivent comme une menace pour leur propre image. Malgré les subtilités du comportement « de la rue », qui limitent les situations dans lesquelles ces groupes jugent opportun de se

1. Voir, par exemple, Herbert J. GANS, « Urbanism and Suburbanism as Ways of Life », dans R.E. PAHL (éd.), *Readings in Urban Sociology*, pp. 95-118.

2. Voilà qui explique, en partie, pourquoi de nombreux membres de ces groupes sont attirés par le National Front et le British Movement.

battre, ils ont néanmoins recours à l'intimidation physique et se battent plus souvent que les mâles des autres groupes. D'une part, ils recherchent les affrontements physiques, qui sont pour eux une source d'identité, de statut et d'excitation agréable, et qui donnent un sens à leur vie ; de l'autre, ils réagissent de manière agressive dans des situations menaçantes parce qu'ils n'ont pas appris à exercer l'autocontrôle exigé par les normes dominantes de la société britannique.

MASCULINITÉ VIOLENTE ET TROUBLES LIÉS AU FOOTBALL : QUELQUES EXEMPLES HISTORIQUES

Parce que les couches inférieures de la classe ouvrière ont un pouvoir — notamment économique — restreint, et parce que les territoires étrangers et les inconnus leur apparaissent comme une menace et un danger potentiels, le comportement agressif propre à certaines fractions de leurs communautés s'est manifesté, le plus souvent, dans ces communautés elles-mêmes. Mais il s'est aussi parfois manifesté à l'extérieur, provoquant une « panique morale » chez les groupes plus établis. Les espaces de la vie sociale, à l'extérieur des communautés ouvrières pauvres, où cette agressivité s'est exprimée, ont changé au gré des modes fluctuantes (cinémas, salles des fêtes, stations balnéaires), mais le football semble avoir représenté un terrain relativement permanent.

Depuis son apparition sous sa forme moderne à la fin du XIX^e siècle, le jeu a donné lieu à des troubles parmi les supporters, accompagnés souvent d'agressions physiques et de violence. L'incidence de ces désordres a varié au cours des époques, selon que le jeu attirait plus ou moins les fractions « dures » des couches ouvrières inférieures et que se modifiait, dans toute la société, le nombre de communautés dont les structures approchaient de la « segmentation ordonnée ». En d'autres termes, la variation de la fréquence des troubles survenant lors de matchs semble dépendre en grande partie du degré d'« incorporation » de la classe ouvrière dans la vie sociale britannique, avec obligation d'adopter, dans le sens que Norbert Elias donne à ce terme, les valeurs plus « civili-

sées » et les modes de comportement caractéristiques imposés par les classes sociales plus « établies »¹.

Il nous est impossible de traiter ici toutes les questions soulevées par cette observation ; elles sont nombreuses et fort complexes. Nous nous contenterons de citer quelques exemples de troubles qui se sont produits de par le passé parmi le public du football et qui montrent comment, ainsi que nous l'avons signalé, le hooliganisme au football est devenu le problème que beaucoup perçoivent aujourd'hui comme « critique ».

L'exemple suivant, qui relate une rixe entre supporters rivaux dans une gare ferroviaire, est paru dans le *Liverpool Echo* en 1899 : « Samedi, la soirée fut mouvementée à Middleswich Station, après un match opposant Nantwich et Crewe pour la finale de Cheshire. Les deux parties, qui attendaient le train de chaque côté des voies, ont commencé par alterner huées et bans ; puis un homme a provoqué un autre homme et les deux individus ont sauté sur les rails, où ils se sont livrés à un combat acharné jusqu'à ce que les membres officiels les séparent. Les supporters de Nantwich ont ensuite traversé les voies en masse et envahi le quai occupé par ceux de Crewe, tandis que les autres voyageurs s'enfuyaient en tous sens. Enfin, les forces de police sont arrivées et ont arrêté les combattants, nombre d'entre eux portant des marques de coups qui les feront reconnaître pendant longtemps². »

Dix ans plus tard, en 1909, le *Glasgow Herald* rapporte que, à la finale de la coupe d'Écosse opposant les Rangers et le Celtic à Hampden Park, « six mille spectateurs environ, après avoir abattu des montants de but, des palissades et des guichets, y mirent le feu au milieu du terrain et dansèrent autour de ce bûcher. Les policiers, les pompiers et les ambulanciers furent assaillis à coups de pierres, les véhicules des

1. Nous employons ici le terme de « civilisé » dans le sens technique, relativement distancié, que préconise Norbert Elias. Nous ne voulons pas dire par là que les membres de la classe ouvrière « s'améliorent » à la suite de leur incorporation ou que leur engagement dans ce processus sert l'« intérêt propre » de leur classe. Les termes de « civilisation » et d'« incorporation » nous paraissent simplement des moyens adéquats à l'objet pour penser un processus social qui, selon toute hypothèse, s'est effectivement produit.

2. *Liverpool Echo*, 1^{er} avril 1899.

pompier et leurs lances endommagés. Les policiers, qui répondirent aux jets de pierres des agitateurs, parvinrent enfin à dégager le terrain vers sept heures ; ils comptaient cinquante-quatre blessés parmi leurs rangs, et tous les lampadaires des environs de Hampden étaient pratiquement détruits¹ ».

Puis, en 1920, le *Birmingham Daily Post* rend compte d'un procès intenté par un spectateur contre Birmingham, aujourd'hui Birmingham City FC : « Le plaignant [...] dit avoir payé 1s pour voir le match debout. L'incident se produisit sur le "Spion Kop" [...]. Immédiatement après la mi-temps, "les bouteilles s'abattirent comme des grêlons". Le témoin tenta de s'enfuir, mais il fut frappé sur la tête ; sa blessure dut être recousue par sept points. Il avait déjà assisté à d'autres troubles sur le "Spion Kop" et déclare avoir vu, environ une semaine avant d'être blessé, des hommes qui se servaient de bouteilles — des bouteilles de bière brune — pour frapper, au lieu d'utiliser leurs poings² ».

Enfin, en 1934, un journaliste du *Leicester Mercury* écrit, à propos du voyage de retour des supporters de Leicester City après un match à Birmingham : « Comme tout se déroulait dans le calme depuis le départ de New Street, l'on crut que quelque événement extraordinaire avait provoqué l'arrêt du train [...] à 300 ou 400 mètres seulement de sa destination. Un examen de tous les wagons révéla que la sonnette d'alarme avait été tirée [...] et que les éléments hooligans qui se mêlaient parfois aux autres voyageurs avaient dégradé une bonne partie du matériel roulant, presque neuf en certains endroits. Les fenêtres étaient brisées, les sièges déchirés et éventrés, et les sangles en cuir des fenêtres tailladées avec des couteaux³ ».

Ces exemples permettent d'infirmier l'idée fausse selon laquelle le hooliganisme au football est un phénomène social totalement nouveau, mais ils ne montrent pas les variations

1. *Glasgow Herald*, 19 avril 1909 (commenté par John HUTCHINSON dans « Some Aspects of Football Crowds Before 1914 », *Proceedings of the Conference of the Society for the Study of Labour History*, University of Sussex, 1975, paper no. 13, mimeo).

2. *Birmingham Post*, 14 octobre 1920.

3. *Leicester Mercury*, 19 mars 1934.

de sa fréquence au cours des époques. Nos résultats, établis grâce à une analyse approfondie des archives de la Football Association et à des recherches minutieuses dans les journaux à partir des années 1880, indiquent que la fréquence des troubles parmi les supporters a suivi un tracé curviligne. Relativement élevée dans les trente-cinq années précédant la Première Guerre mondiale, elle est tombée dans l'entre-deux-guerres, sans pourtant jamais approcher le point zéro. Elle est restée basse de la fin de la Deuxième Guerre mondiale à la fin des années 50, puis a commencé à remonter, faiblement d'abord, plus rapidement ensuite à partir du milieu des années 60, surtout à partir de 1966, année où la finale de la Coupe du monde s'est déroulée en Angleterre. Comment expliquer cette courbe ? Nous allons esquisser à grands traits l'explication, en partie hypothétique, sur laquelle nous travaillons¹.

Avant la Première Guerre mondiale, selon Elias, la société britannique était parvenue à un stade moins avancé de son « procès de civilisation » qu'aujourd'hui. Les relations sociales de l'époque étaient donc caractérisées par un niveau plus élevé de violence ouverte, qui se reflétait dans le comportement des spectateurs de matchs de football. Ceux-ci, depuis l'avènement des équipes professionnelles qui attirèrent les foules, se composaient en majorité de membres de la classe ouvrière. À partir de la fin de la Première Guerre mondiale, la classe ouvrière s'est incorporée davantage dans la société et des droits civils lui ont été accordés — même si ce n'était pas là le début du processus, qui a été irrégulier, marqué par des conflits et, dans une certaine mesure, contre-dit par des tendances opposées. Les normes plus « civilisées » se diffusèrent vers le bas de l'échelle sociale, processus qui se traduisit par le comportement plus discipliné des foules aux matchs de football et qui, fort probablement, était soutenu par des processus sociaux fondamentaux comme l'augmentation des richesses, le pouvoir plus grand des syndicats ou

1. Pour un exposé plus détaillé de nos travaux, voir ERIC DUNNING, Patrick MURPHY et John WILLIAMS, *Working-Class Social Bonding and the Sociogenesis of Football Hooliganism*, End-of-Grant Report to the SSRC, 1982. Voir aussi *The Roots of Football Hooliganism* (à paraître).

encore l'égalité croissante des femmes¹. Ces processus ne pouvaient que contribuer à l'incorporation de la classe ouvrière dans la société et produire un effet de « civilisation » : l'augmentation des richesses soulageait, par exemple, des pressions domestiques les plus pénibles et donnait d'autres moyens de constituer des identités satisfaisantes ; le pouvoir plus grand des syndicats permettait d'améliorer les salaires et les conditions de travail, institutionnalisait le conflit industriel et en diminuait par là même la violence de manière durable — sans qu'il s'agisse pour autant d'une simple tendance « progressive » ; et le pouvoir croissant des femmes, celles-ci retenant davantage leurs hommes dans la famille nucléaire et le foyer, adoucissait ainsi les tendances *machos* jusque-là prédominantes. Parallèlement, le contrôle parental exercé sur la socialisation des jeunes enfants ne pouvait qu'augmenter ; la socialisation avait de moins en moins lieu dans la rue et sous l'influence unique, ou principale, de compagnons du même âge. Par ailleurs, l'allongement du processus éducatif et la formation de divers mouvements de jeunesse œuvraient nécessairement dans le même sens.

Cependant, si ce processus d'incorporation et de « civilisation » s'étendit à des fractions de plus en plus larges de la classe ouvrière, il ne les atteignit pas toutes avec la même force. Au bas de l'échelle sociale, les groupes les moins touchés demeuraient prisonniers de la pauvreté et, tandis que les fractions « respectables » de la classe ouvrière s'accroissaient, le fossé s'élargissait entre elles et les couches ouvrières inférieures de plus en plus appauvries, y compris celles qui restent aujourd'hui « dures ». Or, ce sont ces groupes de la classe ouvrière « dure » — et leur nombre semble avoir augmenté à nouveau durant la crise actuelle² —

1. Peu d'historiens, et encore moins de sociologues, ayant étudié les années de l'entre-deux-guerres, cette analyse est inévitablement spéculative. Elle s'appuie toutefois sur les travaux d'avant-garde de James E. CRONIN : voir *Labour and Society in Britain, 1918-1979*, Londres, 1984.

2. Nous n'énumérerons pas ici les interactions complexes, selon nous, entre la pauvreté, le chômage et la « segmentation ordonnée ». Il nous suffira de dire que, en toute probabilité, certains jeunes chômeurs de la classe ouvrière « respectable » seront attirés par plusieurs aspects du style de vie de la classe ouvrière « dure », parmi lesquels la participation à des actes de hooliganisme.

qui tendent le plus à se comporter selon les modèles formés par ce que Suttles appelle la « segmentation ordonnée ». Ces adolescents et ces jeunes adultes font preuve d'une assiduité croissante aux matchs de football depuis les années 60 et constituent un noyau majoritaire parmi les groupes qui s'engagent dans les formes les plus sérieuses du hooliganisme. On comprendra mieux les raisons de ce phénomène si l'on en examine brièvement certains aspects tels qu'ils sont présentés dans la presse.

LE FOOTBALL ET LES MÉDIAS

Pendant l'entre-deux-guerres et, en fait, jusqu'aux années 60, les médias louaient le comportement des foules qui assistaient aux matchs de football. Ainsi la presse, lorsqu'elle rapportait des exemples de la mauvaise conduite de supporters ayant eu lieu à l'étranger ou dans les régions non anglaises des îles Britanniques, ajoutait souvent des commentaires sous-entendant : « Cela ne se passerait pas chez nous. » En témoigne l'extrait suivant, tiré d'un compte rendu du *Leicester Mercury* sur les troubles qui se produisirent lors d'un match à Belfast en 1928 :

« La mi-temps à égalité dans le match entre le Celtic et Linfield fut le théâtre d'incidents au cours desquels des pierres furent lancées sur les musiciens de l'orchestre. La police dut intervenir pour séparer à coups de matraque les combattants les plus échauffés [...]. »

« Durant les prochaines semaines, dans bien des grandes villes d'Angleterre, l'espoir de remporter la coupe et le championnat unira des milliers de personnes dans un commun enthousiasme [...]. Fort heureusement, tout se déroulera sans qu'un seul policier n'ait à lever sa matraque pour préserver l'ordre¹. »

Des comptes rendus comme celui-ci ne mentionnaient jamais les troubles qui continuèrent à se produire lors des matchs de football en Angleterre pendant tout l'entre-deux-

1. *Leicester Mercury*, 10 février 1928.

guerres, bien que le comportement des foules de spectateurs anglais se fût calmé depuis avant la Première Guerre mondiale. Néanmoins, et même si les faits qu'ils présentaient étaient plus ou moins inexacts, leurs éloges du supporter anglais « typique » semblent avoir encouragé les foules à bien se comporter et incité un nombre plus important de gens « respectables » à assister aux matchs. En d'autres termes, la version des médias et le comportement des foules à cette époque ont produit ensemble un « cycle de feed-back » qui a conduit à accroître la « respectabilité » des foules¹. Cependant, vers la fin des années 50, en même temps que se répandait la peur du *teddy boy** et que se généralisait la crise morale à propos de la jeunesse ouvrière, les médias s'emparèrent des incidents violents qui avaient toujours eu lieu sur les terrains de football pleins à craquer. Mais c'est en 1966, au moment où l'Angleterre se préparait à accueillir la Coupe du monde, que ce phénomène apparut le plus décisif. Alors que les foules de spectateurs anglais s'apprétaient à subir le regard des médias *internationaux*, les journaux populaires anglais commencèrent à s'inquiéter de la menace que représentait le hooliganisme pour le prestige international du pays. Ainsi, en novembre 1965, lorsqu'un supporter de Millwall lança une grenade désamorcée sur la pelouse où son équipe affrontait son rival londonien de Brentford, le *Sun* fit paraître l'article suivant sous le titre « Le football s'en va-t-en guerre » :

« La Football Association a pris des mesures pour écraser cette violence croissante de la foule, quarante-huit heures après le jour le plus sombre du football anglais — le jour où une grenade a montré que les supporters anglais ne se distinguent en rien des Sud-Américains.

« Neuf mois nous séparant de la Coupe du monde, neuf mois seulement pour tenter de restaurer la réputation sportive autrefois solide de ce pays. Le football est malade. Ou

1. Il s'agit là d'une simplification quelque peu excessive puisque, comme nous le montrerons dans *The Roots of Football Hooliganism: an Historical and Sociological Study* (à paraître), l'inquiétude à propos du comportement des foules au football augmenta légèrement à la fin des années 30.

* *Teddy boy* : « blouson noir » (*N.d.T.*).

plutôt, ses spectateurs semblent avoir contracté une maladie qui provoque chez eux des accès de fureur¹. »

C'est aussi aux environs de la Coupe du monde de 1966 que la presse populaire prit l'habitude d'envoyer des journalistes aux matchs pour rendre compte non seulement du match lui-même, mais aussi du comportement de la foule². Il n'est donc pas surprenant que ces journalistes aient été témoins d'incidents puisque ceux-ci, dont la fréquence s'élevait probablement à cette époque, avaient jusque-là eu lieu régulièrement sur les terrains de football et aux alentours. En outre, parce que ces comptes rendus d'incidents augmentaient la vente des journaux à un moment où les entreprises de presse devaient faire face à une compétition croissante, et à cause de la panique morale et politique qui s'installait au milieu des années 60 à propos de la violence parmi la jeunesse, les journalistes adoptèrent un style souvent sensationnaliste. Les terrains de football furent de plus en plus « vendus » comme des lieux où l'on assistait régulièrement non seulement à des matchs de football, mais aussi à des affrontements ou « *aggro* ». Cette image attira les jeunes mâles des fractions « dures » de la classe ouvrière, probablement en plus grand nombre qu'auparavant, ce qui accentua le recul des gens « respectables » — ceux-ci désertèrent notamment les gradins situés derrière le but. Ainsi en arriva-t-on à la situation que nous connaissons aujourd'hui : des incidents hooligans se produisent plus souvent qu'autrefois et avec plus d'ampleur, et une telle idée du hooliganisme anglais se répand à l'étranger que les termes « supporters anglais » et « hooligans » sont devenus synonymes. Bien sûr, on ne peut pas dire que les mass media ont été la cause de ce processus, mais, parce qu'ils ont exagéré au départ ce qui n'était que des incidents mineurs et qu'ils ont, de fait, « vendu » les terrains de football comme des lieux où éclataient régulièrement des troubles et où étaient en jeu des réputations locales qui dépassaient le simple cadre du football, ils ont en quelque sorte provoqué l'accomplissement de leur propre prédiction

1. *Sun*, 8 novembre 1965.

2. Stan COHEN, « Campaigning Against Vandalism », dans C. WARD (éd.), *Vandalism*, Londres, 1973, p. 232.

et joué un rôle important dans le développement du hooliganisme au football tel qu'il se manifeste aujourd'hui.

Les adolescents et jeunes adultes mâles des fractions « dures » de la classe ouvrière, après avoir afflué vers le jeu, y restent fidèles, en grande partie parce que le football constitue, à plusieurs titres, une situation qui se prête remarquablement aux activités dans lesquelles ils trouvent un sens, de l'excitation et du plaisir. À un match de football, par exemple, ils peuvent adopter des comportements que les autorités et les membres de la société « respectable » reprochent, cela dans une situation qui leur procure une relative immunité contre le blâme et l'arrestation. Le jeu, aussi, engendre une excitation intense autour d'une compétition — un « simulacre d'affrontement » avec un ballon — qui oppose les représentants mâles de deux communautés. Bien que sa forme soit contrôlée, en général moins violente et, en un sens, plus abstraite, ce jeu ressemble beaucoup aux affrontements qui se produisent entre les hooligans eux-mêmes. Lui aussi est une forme de rituel de la masculinité. De plus, dans la mesure où l'équipe en visite est accompagnée de nombreux supporters, la situation fournit un groupe d'adversaires tout trouvé, et les rivalités qui existent entre les groupes de « durs à cuire » locaux sont balayées, temporairement au moins, pour satisfaire les intérêts solidaires du « camp des hôtes ».

En guise de conclusion, nous insisterons sur le fait que notre propos n'est pas de prouver que les jeunes issus des couches inférieures de la classe ouvrière sont les *seuls* hooligans au football ; ni que tous les adolescents et tous les jeunes adultes mâles de ces couches inférieures de la classe ouvrière utilisent la situation qu'offre le football pour se battre. — certains se battent ailleurs, et d'autres ne se battent pas ou quasiment pas. Nous avons seulement montré que les jeunes issus des fractions « dures » de la classe ouvrière inférieure — nous ne considérons pas les concepts de « classe ouvrière dure » et de « classe ouvrière inférieure » comme de simples synonymes — semblent constituer l'essentiel des hooligans du football. Il ne s'agit pas non plus de démontrer que les

attributs et les valeurs typiques des hooligans que nous avons décrits appartiennent en propre à ces groupes et sont provoqués seulement par la « segmentation ordonnée ». Des formes de masculinité similaires se manifestent dans la police et dans l'armée, voire peut-être dans d'autres situations professionnelles¹.

Enfin, nous ne voulons pas dire que, parce que le hooliganisme au football est profondément enraciné dans l'histoire britannique, il n'a jamais changé dans sa forme, son contenu et ses conséquences. Plusieurs facteurs donnent au « phénomène des hooligans du football » sa spécificité depuis la fin des années 50 : les changements structurels qui se sont produits dans les fractions « dures » et « respectables » de la classe ouvrière, et dans leurs relations ; la naissance d'un marché du loisir spécialement réservé aux adolescents ; la possibilité et le désir croissants des jeunes supporters de se rendre régulièrement à des matchs éloignés de leur domicile ; les transformations dans la structure du jeu lui-même ; les tentatives des autorités sportives pour mettre un frein au hooliganisme et, surtout, l'engagement du gouvernement dans ce processus ; l'évolution des mass media, en particulier l'avènement de la télévision et l'apparition de la presse « tabloïde », pour qui l'« information » est liée à la compétition et axée sur le profit ; et, enfin, le récent effondrement du marché du travail pour les jeunes. Tous ces facteurs, qui sont, en un sens au moins, spécifiquement historiques, nous paraissent avoir contribué de manière significative à la forme, au contenu et à l'extension du hooliganisme depuis les années 50. D'autres auteurs ont traité ce sujet et, si nos avis diffèrent des leurs, c'est à propos de l'importance qu'il faut accorder à chacun ou à un seul de ces facteurs pour expliquer l'existence du hooliganisme. Nos travaux nous ont amenés à penser que les valeurs qui sous-tendent le comportement hooligan aux matchs de football et dans des situations liées aux matchs sont des caractéristiques relativement

1. À propos des tendances « macho » de la police londonienne, voir *Police and People in London*, Policy Studies Institute, Londres, 1983. La production et la reproduction de ces formes d'identité agressive semblent être principalement causées par le fait que, dans ces métiers, la capacité à « se défendre » est une condition essentielle.

tenacés, profondément enracinés et anciennes de certaines communautés de la classe ouvrière. Pour bien comprendre le hooliganisme au football, il faut donc analyser les transformations sociales (y compris « économiques ») depuis la Deuxième Guerre mondiale, mais aussi et surtout analyser l'évolution, en premier lieu, de la manière dont ces communautés et les valeurs qu'elles épousent sont produites et reproduites au cours d'une durée bien plus longue et, en second lieu, de l'intensité variable avec laquelle le football est devenu l'arène où ces valeurs s'expriment.

— 10 —

Le sport, fief de la virilité : remarques sur les origines sociales et les transformations de l'identité masculine

par Eric DUNNING

Tous les sociologues estiment que le changement dans les relations entre les sexes est l'une des questions sociales les plus importantes de notre époque. La plupart d'entre eux, toutefois, la jugent probablement moins importante que, par exemple, la pauvreté, la famine, le chômage et les conflits raciaux¹. Cependant, si l'on fait exception de la guerre nucléaire, dont les implications sont universelles et dont les conséquences seraient, selon toute probabilité, universelles si la menace devenait réalité, les relations entre les sexes sont, en un sens, la question *la plus* fondamentale. En effet, même si ce sont seulement les femmes issues de la classe moyenne des pays les plus industrialisés qui ont considéré la domina-

1. Une version antérieure de cet article fut présentée à la quatrième conférence annuelle de la North American Society for the Sociology of Sport qui s'est tenue à Saint Louis, Missouri, en octobre 1983. Je remercie mes collègues Clive Ashworth, Pat Murphy, Tim Newburn, Ivan Waddington et John Williams pour leurs commentaires critiques dont j'ai tiré grand bénéfice.